A MONSIEUR LIGIER.

Témoignagne de reconnaissance et d'amitié.

L'AUTEUR.

LE TISSERAND

DE SÉGOVIE,

DRAME EN TROIS ACTES ET EN VERS,

PAR M. HIPPOLYTE LUCAS,

Représenté pour la première fois, sur le Théâtre-Français, par les comédiens ordinaires du Roi, le 4 novembre 1844.



Personnages.	*Acteurs.*
LE ROI DON ALPHONSE-LE-BRAVE	MM. MAUBANT.
DON BELTRAM RAMIREZ	MAINVIELLE.
DON FERNAND RAMIREZ, fils de Beltram	LIGIER.
LE MARQUIS SUEROS PELAES	MARIUS.
LE COMTE DON JULIAN, son fils	MAILLART.
DON GARCERAN, ami de Fernand	RANDOUX.
THÉODORA, fille du roi	Mlle NAPTAL.
UN CHANTEUR	MM. JOURDAN.
DIÉGO	MATHIEN.
PREMIER TISSERAND	ROBERT.
DEUXIÈME TISSERAND	ALEXANDRE.

MONTEROS, gardes du palais.

DEUX MAURES, TISSERANDS, SOLDATS, PEUPLE.

Le premier acte se passe à Madrid, le deuxième et le troisième se passent à Ségovie. — XIe siècle.

ACTE PREMIER.

Une salle du palais. — Deux grandes portes au fond. — Porte latérale à gauche. — Fenêtre à droite.

SCÈNE I.

LE ROI, DON BELTRAM.

(Le marquis, près de la porte latérale, écoute ce qui se passe à l'intérieur.)

LE ROI, derrière le théâtre.

Au secours!..

(Agitation du marquis.)

BELTRAM, derrière le théâtre.

Monteros!..

(Le marquis traverse rapidement la scène; deux Maures, le poignard à la main, sortent par la porte latérale et s'enfuient par celle du fond; Beltram, suivi de quelques Monteros, s'élance sur leurs pas.)

BELTRAM, aux Monteros.

Courez, qu'on les arrête!

(Les Monteros sortent.)

BELTRAM, au marquis.

Des Maures ont levé leurs poignards sur la tête
D'Alphonse, notre roi!.. Marquis, l'assassinat,
Quelle infâme action!

(Il sort.)

SCÈNE II.

LE MARQUIS, seul.

O funeste attentat ! [verte...
Le coup manqué, l'intrigue est bientôt décou-
Stupides messagers !.. Roi des Maures, ma perte
Viendra de lui... Peut-être ont-ils quelques écrits?
J'ai voulu leur parler, ils ne m'ont pas compris.
Comment de ce palais ont ils franchi l'entrée?
N'a-t-on pas vu leur main au meurtre préparée?
Les laisser pénétrer dans cet appartement !..
Pour souiller une vie il ne faut qu'un moment.
O mon fils! tous les deux, honte de la patrie,
Nous verrons par la mort notre gloire flétrie...
Mais aussi, conspirer contre un tel souverain...
Contre un roi que le bronze, et le marbre, et [l'airain
Doivent rendre immortel... Infernale démence!
Comme s'il s'agissait d'un Denis, d'un Maxence!
Passion des honneurs, que tu causes de maux!
J'aurais dû m'arrêter, n'ayant plus de rivaux...
Alphonse! un roi si grand! lui ravir sa couronne!
Par un vil sacrilége aspirer à son trône!
Je déteste mon crime, et veux monter pourtant
Au faite, sans songer au gouffre qui m'attend...
Ambition, le cœur qui te donne un asile
A l'orage exposé cesse d'être tranquille.
Par les vents agité, sillonné par l'éclair,
Il frissonne à toute heure, aussi bien que la mer.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, LE COMTE, entrant par le fond.

LE MARQUIS.

Les Maures sont-ils pris, comte? Quelles nou- [velles?

LE COMTE.

Ils sont bien loin; la peur leur a donné des ailes.
Mais j'en frissonne encor: un billet, un poignard
Sont tombés derrière eux... Par un fatal hasard,
Beltram s'en est saisi : « Ceci vous intéresse...
» M'a-t-il dit du billet il me montrait l'adresse;
» Le Maure a cru sans doute, en ce pressant danger,
» Se délivrer du crime et s'enfuir plus léger.
» La lettre était pour vous, le poignard pour mon [maître! »
Je me suis écrié : — « Ciel! un Pelaez traître!
» On veut nous perdre, on sait que le roi nous chérit.
» Sa faveur devant tous nous cherche et nous sou- [rit.
» De cette privauté la grâce manifeste
» Devient comme une injure, une ombre pour le [reste.
» C'est l'effet de l'envie : aux regards de la cour
» Notre honneur resplendit aussi pur que le jour.
» On prétend le ternir. . Terrible jalousie !.. »
D'émotion alors l'âme toute saisie:
« J'ignore, a-t-il repris, la ruse, et je vous plains.
» La trahison s'épure en passant dans mes mains.
» Votre nom n'étant pas dans le corps de la lettre,
» Gardez-en l'enveloppe. » Alors vient à paraître
Un valet de Vargas; il lui parle, et mes dents
Ont déchiré, broyé des mots trop imprudents.

LE MARQUIS.

Du complot néanmoins si l'on cherche la trace,
Le soupçon peut sur nous attirer la disgrâce.
Don Beltram en parlant nous envoie au trépas...
Cet homme s'est trouvé sans cesse sur mes pas!

LE COMTE.

Auprès du roi, qui met en vous sa confiance,
Prévenons don Beltram; accusons-le d'avance:
Entre son fils et moi l'on vit aussi toujours
Une rivalité... Finissons-en le cours.
Je déteste ce fils, héros de la Castille.
Lorsque de l'Aragon le roi manda sa fille,
Je me suis le premier offert à ses regards;
Mais elle, elle appelait Fernand de toutes parts.
Théodora, l'infante, exaltée et bizarre,
Moins fière de son rang que de sa beauté rare,
A peine en cette cour, se faisait raconter
Les exploits de Fernand au lieu de m'écouter.
La gloire qu'il acquiert, voilà ce qui la touche :
Son nom incessamment s'échappe de sa bouche,
Et, lorsqu'elle en remplit les oreilles du roi,
L'éloge de Fernand est un blâme pour moi.
Brisons ces Ramirez dont l'insolence extrême,
Comme si donne Anna portait un diadème,
M'a refusé sa main.
(A part.)
Mais du ciel protégé,
De leurs mépris à tous cette nuit m'a vengé.
(Haut.)
Agissons donc contre eux.

LE MARQUIS

Ah! c'est votre conduite
Qui trompa de vos vœux l'amoureuse poursuite
Bien plus que leur orgueil; ce sont vos mille amours
Sous les yeux de Madrid étalés tous les jours:
Encore ce matin, vos confidens eux-mêmes
M'ont appris que de Dieu bravant les lois suprêmes,
Vous aviez, et déjà vous l'avez fait souvent,
Cette nuit, profané l'enceinte d'un couvent.
Comte, il faut que ce soit pour quelque noble fille,
Puisqu'on m'a tu le nom, le rang de la famille;
Mais d'un simple artisan fût-elle fille ou sœur,
Le peuple ne veut pas qu'on joue avec l'honneur!
Vous employez la ruse avec la violence;
Votre rang a forcé bien des gens au silence;
Mais plus d'un cri d'en bas est venu jusqu'ici :
Je les entends, le roi peut les entendre aussi.

LE COMTE.

Quand il les entendrait, le roi sait qu'à mon âge,
Mon père, ce n'est pas le moment d'être sage.

D'ailleurs, vous seriez là pour calmer son courroux...
Tout sévère qu'il est, il prend conseil de vous.
Vous êtes son ministre.

LE MARQUIS.

O grandeur éphémère!
N'en connaissez-vous pas l'inconstante chimère?
Des princes tout puissans comment braver les traits?
La punition suit l'offense de près.
Vous oubliez déjà, tant votre âme est légère,
Les caprices changeans, la faveur passagère,
Les rigoureux effets du pouvoir absolu.
Un homme est condamné sitôt qu'il a déplu,
La volonté suprême agit comme la foudre,
Sourde à toute raison, elle nous met en poudre.
Quand nul frein ne l'arrête, un roi souvent cruel
Frappe l'innocent même au lieu du criminel.
Vous le savez : pourtant la débauche et l'ivresse
Consument de vos jours l'inutile paresse,
Sous un monarque épris de son autorité,
Qui veut faire avec lui régner la chasteté.

LE COMTE.

Un tel discours m'étonne .. à vos vœux je me prête;
N'ai-je pas, pour vos plans, vingt fois joué ma tête?
Mais laissez-moi du moins dans mes jours de loisir,
Céder à mes penchans et suivre le plaisir.
Des goûts bien différens nous mènent l'un et l'autre:
La volupté n'a pas de plus ardent apôtre
Que moi, je vous l'avoue, et jamais les mortels
N'ont d'un culte plus vif adoré ses autels!...
Vous prétendez au roi dérober sa couronne,
J'aime mieux sur un front, où la pudeur rayonne,
Dérober un baiser; j'aime mieux, s'il le faut,
Prendre au lieu d'une ville une beauté d'assaut.
Un courroux virginal par dessus toutes choses
Me plaît: au teint d'albâtre il ajoute des roses.
De l'indignation les éclairs furieux
Donnent plus de brillant, d'ardeur à de beaux yeux;
Aux soupirs des mourans, à leurs cris, à leurs larmes
Je préfère les pleurs et les tendres alarmes
D'une femme timide, et le myrte au laurier,
Et le choc d'une coupe au clairon du guerrier.

LE MARQUIS.

Insensé!

LE COMTE.

Je le suis en cela.

LE MARQUIS.

Quel langage!

LE COMTE, riant.

Lorsque l'amour m'embrase, aussitôt je dégage
La flamme de mon cœur; par vertu faudrait-il
Me laisser brûler vif?

LE MARQUIS.

Esprit vain et subtil!
Mais l'infante toujours de quelque trait vous blesse,
Craignez-la.

LE COMTE.

Dans les bois, Diane chasseresse,
Elle perce du dard le hardi sanglier,
Mais on ne peut ainsi tuer un chevalier.

LE MARQUIS.

Puisqu'on doit vous parler, mon fils, d'un ton plus ferme,
A vos honteux plaisirs mettez enfin un terme!
Je vous répète encor que la grandeur des cours
Est sujette à de prompts et dangereux retours.
La jalousie est là : tout éclat l'importune,
Un grain de sable fait trébucher la fortune
Des meilleurs courtisans un rien perd le pouvoir.
Sitôt que l'on chancelle, on est certain de choir.
Regardez l'arbre; il est trop souvent notre image,
Tant qu'il s'élève droit, superbe est son ombrage,
Ses branches vers les cieux montent selon son vœu
Comme des ornemens; dès qu'il s'incline un peu,
Ces mêmes ornemens, en vain son vieux tronc lutte,
De tout leur poids flétri viennent hâter sa chute.
Vous faites comme eux, vous, que j'ai mis près du roi.
Je tombe et vos excès pèsent encor sur moi.

LE COMTE.

Seigneur!...

LE MARQUIS.

Ne cherchez plus une frivole excuse;
De vos fausses raisons, l'art n'a rien qui m'abuse.
Si vos indignes mœurs ne changent désormais,
J'en jure par le roi, je vous fais à jamais
Plonger dans un cachot, solitude profonde,
D'où vous ne sortirez pour rentrer dans le monde
Que lorsque sous sa neige enfin l'hiver du temps
Aura calmé l'ardeur de vos feux inconstans.

LE COMTE, avec intention et en élevant la voix.

Attendez donc, pour mettre un frein à ma jeunesse,
Que de ma seigneurie on ait fait une altesse;
Faut-il vous révéler ma pensée aussi, moi,
Avant de l'être encor vous faites trop le roi.

LE MARQUIS.

Silence, malheureux!

LE COMTE, plus bas.

Pardonnez ce reproche,
Mais je dois repousser...

LE MARQUIS.

Le roi, le roi s'approche.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE ROI.

LE ROI, entrant par la porte latérale.

Marquis, sincère ami, digne appui de l'Etat,
Vous n'avez pas été témoin de l'attentat.
J'étais là, je pensais, qu'en guise de cohorte
La loyauté veillait sur le seuil de ma porte.

Deux Maures, se disant d'un message chargés,
Devant moi tout à l'heure étaient interrogés!
Soudain de deux poignards j'ai vu briller les lames
J'aurais été frappé par ces Maures infâmes,
Si Beltram, accourant avec mes Monteros,
Aux assassins troublés n'eût fait tourner le dos;
Ils ont fui... Qui punir?... Une action si noire
Devrait pourtant transmettre un supplice à l'his-
[toire.

LE COMTE.

Le coupable n'est pas impossible à trouver.

LE ROI.

Quoi! vous le connaissez?

LE COMTE, bas, au marquis.

Il faut pour nous sauver
Le perdre.

LE ROI.

Eh bien! parlez!

LE COMTE.

Cependant il est grave
D'accuser un vieillard qui fut loyal et brave,
Un fils vaillant...

LE ROI, avec autorité.

Parlez! je le veux, dites tout.

LE MARQUIS, bas, au comte.

Prenez bien garde...

LE ROI, au comte.

Allons! mon cœur bat, mon sang bout.

LE COMTE, bas, au marquis, et comme frappé d'une idée subite.

Beltram possède encor le poignard et la lettre.
Vargas l'a fait mander.

(Au roi.)

Tout se fera connaître
Si l'on saisit à temps le poignard assassin
Et l'écrit qu'un perfide a cachés dans son sein.

LE ROI.

Qui?

LE COMTE.

Beltram Ramirez, je le dis avec peine,
Son fils est mon ami...

LE ROI.

Monteros... qu'on l'amène!

(Les gardes sortent.)

Est-il possible, ô ciel! que Beltram Ramirez
Vieux compagnon de guerre, alcaide au palais,
Ait conçu ce forfait!... Il semblait le modèle
Du sujet à son prince, à son pays fidèle.
Hélas! l'ambition avec la faveur croît,
Elle change en méchant un homme juste et droit.

SCENE V.

LES MÊMES, BELTRAM RAMIREZ, DIEGO, MONTEROS.

BELTRAM, amené par les Monteros.

Vous, toucher don Beltram! quelle est cette impu-
[dence!

DIEGO.

Son Altesse...

BELTRAM.

Allons donc!... tenez-vous a distance ..

DIEGO.

Seigneur...

BELTRAM.

Loin de moi, dis-je...

LE ROI.

Un peu moins de courroux!...
Avec mes Monteros, Beltram, soyez plus doux!
C'est s'attaquer à moi, c'est par eux qu'on com-
A perdre le respect comme l'obéissance. [mence

BELTRAM.

De tels discours à moi, Sire!

LE ROI.

Chercher sur lui
Un poignard, un billet!

BELTRAM.

Ah! quel éclair a lui!...

DIEGO.

Un poignard, un billet étaient à sa ceinture,
Sire, effectivement.

BELTRAM.

Perfidie! imposture!

LE ROI.

Donnez-moi cet écrit.

BELTRAM.

Sachez auparavant
Que la suscription... Si je l'avais au vent
Livrée imprudemment, le vent, le vent peut-être
Me la restituerait; mais lui!... De cette lettre
J'ai remis l'enveloppe au comte... Il sait très bien
Que le nom qu'elle porte, ô roi, n'est pas le mien;
Mon sein a recueilli, trop généreux sans doute,
Un serpent qui voudrait épuiser goutte à goutte
La force de mon cœur... Sans ta suscription,
Fille de l'avarice et de l'ambition,
Tu le présentes bien, la plus vile des lettres,
Comme un écrit sans foi, digne en tout de deux
[traîtres!

LE MARQUIS.

Ces deux traîtres, ce sont, don Beltram et son fils.

BELTRAM.

Vous avez aussi, vous, un fils, noble marquis!

LE MARQUIS.

Eh bien!

BELTRAM.

Nous sommes deux contre deux!

LE COMTE.

Qu'on nous fouille
Nous offrons notre sein, Sire, qu'on nous dépouille!

BELTRAM, au comte.

Votre bouche a détruit l'impure trahison!
Bouche de Mithridate, elle est faite au poison!

LE ROI.

Assez!

BELTRAM.

Je suis loyal!

LE ROI.

Assez ! assez ! vous dis-je.

BELTRAM.

Non, ce n'est pas assez lorsque l'honneur oblige
Un homme à se défendre. Avez-vous oublié
Que votre père à moi jadis s'est confié?
Sous le roi don Fernand a commencé ma gloire
De tout ce que je fus si vous perdez mémoire,
Interrogez Burgos, interrogez Madrid.
Je commandai l'armée après l'exil du Cid.
J'ai droit à votre estime, et tout haut je l'avoue;
Puisqu'on veut m'abaisser, souffrez que je me loue,
Que mon front se relève...

LE ROI.

A-t-on vu rien de tel !
(Il regarde la signature.)
Le roi maure a signé!

LE COMTE, bas, au marquis.

Le coup sera mortel !

LE ROI, lisant.

« Notre féal ami, puisse le grand prophète
» Par dessus vos rivaux élever votre tête!
» J'envoie auprès de vous deux fidèles sujets
» Pour l'exécution de nos hardis projets.
» Le tyran mort, bientôt maître de la Castille,
» A sa place je mets vous et votre famille.
» Recevez ce poignard . le trône est à ce prix.
» Je vous salue ainsi que votre digne fils. »

LE ROI.

Un dessein si pervers est entré dans son âme?...
C'est un noble, un chrétien, qui par un pacte in- [fâme
Vend au Maure ennemi sa patrie et son roi !
Mais la cause est jugée, ô cœur double et sans foi!
La lâche impiété dans sa révolte perce,
Ma justice sera l'archange qui renverse
Le démon sous ses pieds : un seul mot t'a fait
Un autre te fera déchoir de ton haut rang. [grand.

BELTRAM.

Écoutez !

LE ROI.

Si ton cœur eût été pour ton maître,
Ta main, au justicier, eût remis cette lettre.

BELTRAM.

J'allais le faire aussi, quand Vargas, mon neveu,
Sire, m'a fait venir pour un dernier adieu.
Il expirait : mon fils l'aimait comme son frère !
Tous deux se ressemblaient : on m'aurait cru son
Je ne pouvais manquer à cet appel sacré! [père.

LE ROI.

Si le crime de toi ne s'était emparé,
Tout à l'heure ton bras eût mieux pris ma dé- [fense.

BELTRAM.

O vieillesse !

LE ROI.

Tais-toi !

BELTRAM.

Pour vous donc le silence;
A ces hommes deux mots : en marchant à la mort
J'occuperai leur place; à défaut de remord,
Que des cœurs si pervers ne peuvent pas connaître,
Je lègue à don Fernand la vengeance.

LE ROI.

Sors, traître !
(Il sort, entouré de Monteros.)

SCÈNE VI.

LE ROI, LE MARQUIS, LE COMTE.

LE MARQUIS.

Il veut nous entraîner dans sa perte.

LE ROI.

Marquis,
De votre souverain le cœur vous est acquis.
Votre vertu s'accroît aujourd'hui de sa honte.

LE MARQUIS.

Je m'incline à vos pieds.

LE ROI.

Prenez mes gardes, comte,
Dans son appartement saisissez ses papiers;
Qu'ils me soient remis tous. Qu'on fasse prison- [niers
Sa fille et ses parens !...

LE COMTE, à part.

Sa fille ! plus de crainte !
(Haut.)
Tout succède à mes vœux : j'étoufferai sa plainte.
(Il sort.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, moins LE COMTE.

LE ROI, froissant l'écrit du roi maure.

Maures, de mes destins on peut trancher le cours...
Tant qu'un digne Espagnol conservera les jours,
Notre riche contrée, objet de votre envie,
Ne vous appartiendra qu'aux dépens de sa vie.
Sur cette noble terre où passe votre bruit,
De la conquête un jour se flétrira le fruit;
Un désert sortira pour vous de la poussière
Que lève de vos pas la course aventurière.
Sachez qu'en ce pays à notre orgueil si cher,
Le sol qui produit l'or produit aussi le fer.
Un peuple tout entier, pour un traître qui l'aide,
Cœur et bras, or et fer, t'attend, roi de Tolède !

SCÈNE VIII.

LE ROI, LE MARQUIS, THÉODORA

THÉODORA, entrant par la porte latérale.
A l'église voisine, où j'étais à prier,
Mon père, on est venu tout à coup m'effrayer.
Deux assassins, dit-on... Êtes-vous sans blessure?

LE ROI.
Oui, ma fille, et pourtant je souffre, je vous jure.
Pour un assassinat, ces Maures envoyés,
Par Beltram Ramirez ont été soudoyés.

THÉODORA.
C'est impossible... Non, l'honnêteté respire
Dans sa noble vieillesse..

LE MARQUIS.
A tout âge on conspire.

THÉODORA, après avoir regardé le marquis avec mépris.
La vertu sur son cœur avait trop de pouvoir,
Ce n'était plus un homme : on eût dit le devoir.

LE ROI.
Je le pensais aussi.

THÉODORA.
Mon père, on vous abuse.
On trame contre lui quelque infernale ruse.

LE ROI.
Non, c'est trop vrai, ma fille.

THÉODORA.
Un astre dans les cieux
Plutôt que son honneur s'éteindrait à mes yeux.
La trahison n'a pu, je ne saurais le croire,
Ternir ses soixante ans de loyauté, de gloire.
Consultez le passé : ses aïeux n'ont-ils pas,
Du grand Pélage issus, reconquis pas à pas
Le royaume d'Espagne en faisant des merveilles?
Par le Maure affamés, nourris par les abeilles,
On les a vus, du joug évitant les affronts,
Avec la liberté descendre de nos monts.
Ne tenez-vous pas d'eux l'oriflamme sacrée
Qui flotta sur l'Espagne à demi délivrée ;
Précieuse relique, étendard fortuné
Par la Vierge elle-même à Pélage donné...
Enfin don Fernand...

LE MARQUIS.
Mais ce don Fernand lui-même
Est son complice.

THÉODORA.
Lui! mon père ; quel blasphème!
Songez-vous qu'il revient victorieux vers nous...
(A part.)
Lui qu'enfin je vais voir!
(Haut.)
Mon père, songez-vous
Qu'il a battu le Maure à plus d'une reprise?
Terminé par votre ordre une vaste entreprise?
Je ne le connais pas, mais je sais ses exploits ;
La renommée en fait un héros, je le crois.
Ce n'est pas dans les camps, ce n'est pas sous la [tente,
Ce n'est pas au soleil qu'un tel forfait se tente :
C'est au fond du palais que l'on trame plutôt
Contre les jours des rois un ténébreux complot.
Sire, on voit se loger l'intrigue souterraine
Au cœur du courtisan, et non du capitaine.
(Bruit lointain.)
Entendez-vous ces cris? c'est don Fernand.

LE ROI.
Eh bien!
Il arrive à propos.
(A Théodora.)
Cessons cet entretien ;
Ce ne sont pas ici les raisons d'une femme
Qui doivent triompher...

LE MARQUIS.
Tout est prouvé, madame.

THÉODORA, fièrement.
Je ne vous parle pas, marquis!

LE ROI.
Théodora,
Le roi qu'on a trahi sait comme il agira.
A la cour d'Aragon, sans contrainte élevée,
Vous nous parlez bien haut depuis votre arrivée.
Modérez vos fiertés ; par un prochain hymen
Vous régnerez : un roi demande votre main.
Vous irez déployer au sein de la Navarre
Cette hauteur d'esprit, cette prudence rare
Que vous montrez ici.

THÉODORA.
Sire, que dites-vous?

LE ROI.
L'État vous déplait-il, ou bien est-ce l'époux?..

THÉODORA.
J'aimerais mieux rester, comme une obscure fille,
Libre dans une ville, un bourg de la Castille,
Que commander au loin en acceptant les lois
D'un époux dont mon cœur n'aurait pas fait le [choix;
J'aimerais mieux, plutôt qu'une telle disgrâce,
Pour un de vos sujets déroger à ma race ;
Il en est de vaillans, dont le bras glorieux,
Par de nobles exploits, supplée à des aïeux.

LE ROI.
Des droits de votre rang prenez mieux connais- [sance,
Faites-vous raconter quelle est votre naissance!
Songeons au châtiment, marquis!
(Ils sortent par la porte latérale.)

SCÈNE IX.

THÉODORA, seule.

Au châtiment!
Un vieillard... sa parole égalait un serment!

Un fils victorieux!... Dans l'Aragon laissée
A l'abri des combats, j'ai tourné ma pensée
Vers Fernand, ce héros... Oui, la fille d'un roi,
Fernand, savait ton nom, et palpitait pour toi.
De bonne heure, au récit des anciennes romances
Peignant nos chevaliers et leurs exploits immenses,
Je sentis dans mon sein de sublimes transports.
Je cherchais des vivans comparables aux morts.
L'éclat de tes hauts faits éblouit ma jeunesse!...
L'infante, de son cœur, cessa d'être maîtresse,
J'aurais voulu quitter perles et diamans,
Me rapprocher de toi sous d'humbles vêtemens,
Devenir ta compagne, abandonner le trône
Pour vivre dévouée à ta seule personne...
J'ai brodé bien souvent, aimant à me flatter,
Une écharpe pour lui, sans qu'il dût la porter,
Et, suivant de mes vœux l'illusion trop tendre,
Parfois je lui parlais sans qu'il me pût entendre.
Ah! je le défendrai contre ses ennemis...
Ce marquis, je le hais à l'égal de son fils!
Un amour, qui choisit la gloire pour idole,
Profondément entré dans une âme espagnole,
N'est pas comme une fleur que dévore un prin- [temps,
Il résiste à l'orage et sait vaincre le temps.

(Bruit rapproché.)

Les cris ont redoublé!...

SCÈNE X.

THÉODORA, LE ROI, LE MARQUIS.

LE ROI, au marquis.

Le peuple nous l'amène...
Courte sera sa joie et bien longue sa peine!...

(A Théodora.)

Rentrez...

THÉODORA, sur le seuil de la porte.

Le voilà donc à la cour arrivé!

(Elle regarde au loin vers la porte du fond.)

Son air est noble et fier comme je l'ai rêvé.

(Elle sort par la porte latérale.)

LE ROI, au marquis.

Qui dirait, en voyant le transport qui l'accueille,
Que son laurier nous cache un poison sous sa [feuille?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, FERNAND, GARCERAN, PEUPLE.

FERNAND.

Je dépose à vos pieds, illustre souverain,
Ces dépouilles d'honneur, conquises de ma main
Sur un chef infidèle, et suis prêt à vous faire
Connaître l'action... Mais où donc est mon père?

LE ROI.

Vous le verrez bientôt.

(A part.)

Réprimons mon courroux...

(Haut.)

De ce qui s'est passé, vainqueur, instruisez-nous!..

FERNAND.

Sire, avec Garceran, digne compagnon d'armes,
J'arrival le matin dans ce lieu plein de charmes
Où du sol portugais, abondant et paré,
Le Tage nous sépare avec son flot doré.
L'orient éclatait de nuances vermeilles,
Sur nos fronts se jouaient d'étonnantes merveilles.
Car la nue, imitant nos ennemis épars,
En indiquait ainsi l'approche à nos regards. [bre,
Nous les vîmes bientôt, par des groupes sans nom-
Splendidement armés, se détacher sur l'ombre;
Leurs turbans, leurs manteaux abandonnés aux [vents,
Roulaient comme l'écume au gré des flots mou- [vants,
On aurait dit encore un essaim d'hirondelles
Tout près de leur départ, battant déjà des ailes.
Nos clairons répondaient à leurs doux instrumens,
Moins faits pour des guerriers que pour d'heu- [reux amans;
La musique a cessé: de leurs rangs vers les nôtres
S'avance un seul des leurs, plus grand que tous [les autres;
De la part du chef maure osant nous défier,
Il demande l'honneur d'un combat singulier.
J'accepte le combat en me faisant connaître:
Mon coursier andalous a frémi sous son maître,
Ardent comme la foudre, impétueux et beau,
Plus rapide qu'un dard, hippogriffe nouveau!...
Le Maure arrive au bruit d'éclatantes fanfares,
Accompagné de cris jetés par les barbares;
Sa cavale de Grèce, au port svelte et léger,
Par ses naseaux fumans aspire le danger.
Le signal du combat se fait soudain entendre:
Déjà nos fiers coursiers, fatigués de s'attendre,
Se mesuraient des yeux; nous leur donnons essor;
Nos deux lances, du choc, se brisent, et leur or
Étincelle au soleil; nous saisissons le glaive;
Nous combattons long-temps sans implorer de [trêve.
Enfin: — Je suis, dit-il, Alacfar! — Moi, je suis
Don Fernand Ramirez, lui répondis-je... et puis..
La lutte recommence avec plus de colère:
Pour mieux nous attaquer nous descendons à terre.
Du Maure furieux je vois couler le sang;
Je redouble d'efforts et je l'atteins au flanc.
Il tombe! alors les siens nous chargent pêle-mêle;
Joyeux, nous recevons cette troupe infidèle.
Le noble Garceran a d'un nouveau blason,
En conduisant la garde, illustré sa maison.

Les Maures ont faibli : leurs hordes étouffées
Ont crié grâce enfin, et, chargé de trophées,
Je me présente à vous : Caceres, Truxillo,
Alcantara, Corin, sire, et Calisteo,
Vous appartiennent sans qu'un seul château de-
[meure
A l'ennemi vaincu qui gémit et qui pleure.
Voilà ce qui s'est fait.

LE ROI.

Si vous agissez bien,
Vous parlez encor mieux.

FERNAND.

Sire, je ne dis rien
Que ne puisse attester l'armée.

LE ROI.

Ah! je le pense;
Mais, sachant l'action, voici la récompense.

(Le roi saisit don Fernand par le bras et le conduit à la fenêtre. Fernand voit Beltram marchant à la mort.)

FERNAND.

Mon père avec des fers!... une hache! un billot!
Sa tête...

LE ROI.

Va tomber!

FERNAND.

O Sire! un signe!... un mot!...

LE ROI.

[die,
Non, traitre, dont la langue au mensonge enhar-
Sous un récit pompeux cache la perfidie,
Toi qui, dissimulant tes criminels desseins,
Pendant qu'ici ton père armait des assassins,
Pour gagner mes soldats portais sur ton visage,
En combattant au loin, le masque du courage!...

FERNAND.

[au trépas
Que dites-vous?... grand Dieu!... Mais mon père
Marche, et vous le voyez, et ne l'arrêtes pas!...
A votre règne alors épargnant une tache,
J'opposerai mon glaive au tranchant de la hache!

LE ROI.

Quelle rébellion!

FERNAND.

Je ne vous connais plus.
Mieux que vous la nature a des droits absolus.
Roi, je suis son sujet avant d'être le vôtre;
J'obéis à sa loi.

LE ROI.

Nous défendrons la nôtre.

(Fernand s'élance, l'épée à la main, vers le fond du théâtre; il s'arrête tout à coup, il vient de voir tomber la tête de son père. Le roi s'assied à gauche.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE COMTE, il remet des lettres au roi.

LE ROI.

Qu'on le désarme!

(On le désarme.)

FERNAND, reprenant ses sens.

O ciel! qu'avons-nous fait au roi?

LE COMTE, bas, au marquis.

J'ai mêlé prudemment d'autres billets du More
Aux papiers de son père...

FERNAND.

O crime que j'ignore..

LE COMTE, bas au marquis.

J'ai fait saisir sa sœur; elle est en mon pouvoir.

FERNAND.

[voir!...
Dois-je en croire, ô mes yeux, ce que je viens de

LE ROI, après avoir parcouru la lettre.

Don Fernand Ramirez, votre roi vous accuse
D'avoir, avec un père ourdissant votre ruse,
Voulu traitreusement attirer dans l'État
Les Maures, et sur nous commettre un attentat.
Les preuves, les voici : qu'avez-vous à répondre?

FERNAND.

Quelle accusation sur notre honneur vient fondre!
C'est un rêve pour moi... je ne répondrais pas,
Je m'en rapporterais à ce qu'a fait mon bras,
Si je n'avais un père à venger du supplice,
Don Fernand criminel, son père pour complice!
Mon père!... a-t-on bien pu mettre fin à ses jours!
Dieu seul avait ce droit : il attendait toujours,
Ne voulant pas ravir ses vertus à la terre...
Roi, vous avez osé ce que Dieu n'osait faire!...
C'est votre œuvre, sans doute, ô courtisans jaloux,
Son front noble et sans tache était trop pur pour
[vous!
C'est moins pour t'abaisser que pour grandir leurs
[tailles,
Qu'ils t'ont décapité, vieux géant des batailles!
Ton armure et ton cœur n'avaient pas de défauts,
Quand ta tête est tombée, ils se sont crus plus
[hauts...
Ils ont soufflé sur toi, flambeau dont la lumière
D'un importun éclat offensait leur paupière,
Sans songer qu'autour d'eux éteignant la clarté,
Ils retombaient alors dans leur obscurité.
Protestant devant tous contre le nom de traitre,
Je demande, appuyé des forces de mon être,
Un champ clos à la terre, une épée à la loi,
Sa splendeur au soleil et sa présence au roi.

LE ROI.

Un tel langage ici ne se doit pas entendre; [fendre.
C'est par d'autres moyens qu'il sied de vous dé-
On a trouvé chez vous ces papiers ennemis.

FERNAND.

La main qui les trouva peu bien les avoir mis.

LE ROI.

N'insultez pas ainsi, poussé par la vengeance,
Ceux en qui votre prince a mis sa confiance.

FERNAND, à mi-voix.

Confiance des rois, erreur, sable mouvant!
Roseau toujours fragile agité par le vent!
(Haut.)
On vous abuse, prince. Oui, d'un père que j'aime

Le spectre tout sanglant, accourrait ici même,
Et prenant ses billets entre ses doigts glacés,
Me dirait : A ton père ils furent adressés :
Je lui répondrais : Non! par un impur prestige
O spectre ! à cet aveu le démon vous oblige;
Allez vite au tombeau ; ne venez pas flétrir
L'honneur que soixante ans mon père a fait fleurir.

LE ROI.

N'avez-vous rien de plus à dire?

FERNAND.

Rien.

LE COMTE, bas au marquis.

J'espère,
Voyez le front royal, un dénouement prospère.

LE ROI.

Votre roi, convaincu de votre trahison,
Don Fernand, vous condamne à mourir en prison,
Par la faim et la soif; à moins que Dieu lui-même
Ne veuille vous nourrir dans sa bonté suprême.
Dans la tour Saint-Martin vous serez délaissé,
Près d'un cercueil ouvert...

LE COMTE, à part.

L'arrêt est prononcé.

(Au marquis.)

Ils sont donc abattus!

FERNAND.

Sentence inique; infâme!
Oui, le secours de Dieu, prince, je le réclame:
J'en appelle au cercueil où l'on va m'engloutir..!
Sans doute on en verra la vérité sortir!..
J'ai la foi du chrétien... Opprimé, j'en appelle
Contre mes oppresseurs à mon âme immortelle!...

LE ROI, aux gardes qui entourent Fernand.

Allez.

FERNAND.

Songe à ma sœur, je connais ton amour!...

GARCERAN, à part.

L'église a ses caveaux auprès de cette tour!...

ACTE DEUXIÈME.

Un immense atelier de tisserands ; dans le fond, une place environnée d'arbres. — Une fenêtre ouverte à gauche. — Un banc auprès de cette fenêtre. — Une table de l'autre côté de la scène. — Les tisserands sortent du travail. — Don Fernand, sous le nom de Pedro, est au milieu d'eux.

SCÈNE I.

LES TISSERANDS, DIEGO.

DIEGO.

Le tisserand Pedro?

FERNAND, se levant.

C'est moi.

DIEGO.

Je vous apporte
Une lettre du roi.

FERNAND, à part

Que me veut-il? Sois forte
O mon âme!

DIEGO.

Il découvre et sait apprécier
Le mérite modeste au fond de l'atelier.

FERNAND, au page.

Donnez!

(Diego lui remet la lettre.)

FERNAND, lit.

« Un sage roi se doit à l'industrie,
» C'est en elle que vit l'âme de la patrie.
» J'estime les guerriers et tous ceux que leur rang
» Pousse aux champs de l'honneur, fécondés par leur sang,
» Ils gardent les cités de tous piéges infâmes,
» Protégent les vieillards, les enfans et les femmes;
» Mais l'utile ouvrier les égale à mes yeux.
» Son travail assidu, n'est pas moins glorieux.

LE TISSERAND DE SÉGOVIE

» Debout dès que l'aurore a reveillé la terre,
» Il dépense sa vie en un labeur austère;
» L'outil vaut donc l'épée; un état a sa part :
» Un pays s'enrichit des produits de chaque art;
» Au tisserand Pedro, vanté dans Ségovie,
» Nous envoyons cet or, que Dieu garde sa vie!»

(Diego offre une bourse à Fernand, qui hésite au premier instant à la prendre. Fernand la reçoit enfin et s'incline en disant :)

Que le roi soit béni!..

(A part.)

Pourquoi, né généreux,
O roi! sans te douter de quelque piége affreux,
Céder à ta colère, écouter l'imposture?
O justice des cours que vous êtes peu sûre,
Comme on trompe les rois!...

(Diego sort pendant cet à-parte.)

SCÈNE II.

LES TISSERANDS, FERNAND.

FERNAND, aux tisserands, en leur donnant la bourse.

Prenez, ô compagnons,
Prenez cet or, à vous revient tous ces dons.

PREMIER TISSERAND.

Mais toi?

FERNAND.

Je me suffis!

DEUXIÈME TISSERAND.

Quoi! nulle récompense?

FERNAND, à part.

Je garde intact en moi l'or de ma conscience!

PREMIER TISSERAND.

Vive! vive Pedro! quelle gloire sur nous
Il attire en ce jour! Il communique à tous
Par son activité l'élan de son génie!

DEUXIÈME TISSERAND.

Vive Pedro! l'honneur de notre compagnie!

FERNAND.

Cessez!

PREMIER TISSERAND.

Des dons du roi, courons, dignes sujets,
Instruire nos amis...

(Les tisserands se disposent à sortir.)

FERNAND, à part.

Déclarons nos projets,
O ma sœur!...

(Aux tisserands.)

Ecoutez! j'ai besoin d'un service.
Contre un vil attentat je réclame justice.

(Les tisserands s'approchent de lui.)

PREMIER TISSERAND.

Un attentat! qui donc t'insulta? dis-le-nous?
Pedro, de te venger nous sommes tous jaloux.

FERNAND.

Vous connaissez ma sœur, laborieuse fille,
Trésor que m'enviaient les mères de famille,
En la voyant, chez moi, se renfermer toujours,
La quenouille à la main, sans songer aux amours.

DEUXIÈME TISSERAND.

Elle a choisi du cloître et l'ombre et le silence...

FERNAND.

Parce qu'un vil seigneur, usant de violence,
L'a déshonorée...

PREMIER TISSERAND.

Oh! infâme trahison!

FERNAND.

Ce sont là leurs plaisirs!

DEUXIÈME TISSERAND.

Quel est, quel est son nom?

FERNAND.

Le comte Julian!

PREMIER TISSERAND, à ses compagnons.

Hier même, à cette heure,
Je l'ai surpris rôdant près de notre demeure;
D'une femme voilée il épiait les pas,
Le mystère et l'obstacle ont pour lui des appas.
De ces jeunes seigneurs, au sortir de la table,
S'égaie, autour de nous, l'ivresse redoutable,
Et chacun ferait bien de clouer sur son seuil,
Quelqu'un de ces hiboux, vrais messagers de deuil.
Julian Pelaez... C'est à ce même comte
Que les deux Ramirez ont dû leur fin si prompte;
Il fit périr le frère, ayant souillé la sœur,
Si j'en crois la chanson...

FERNAND, à part.

O misère, ô douleur!

(Haut.)

C'est le même... Au château vous savez qu'il habite,
Ce comte dont le nom, comme moi, vous irrite.
Le brave Garceran, capitaine au palais,
Cette nuit, à nos pas en ouvrira l'accès.
Bien armés, nous pourrons avoir à nous défendre.
Revenez dans une heure, ici même, me prendre,
Vous verrez la façon dont un homme de cœur,
Lorsqu'il est outragé, rétablit son honneur.

PREMIER TISSERAND.

A minuit!

FERNAND.

A minuit!

(Les tisserands sortent.)

SCÈNE III.

FERNAND, seul.

Le temps, le temps s'avance,
Où de l'humble atelier sortira la vengeance;
L'heure où l'on croira voir un Lazare nouveau,
Plein de vie et d'ardeur, s'élancer du tombeau!
Comte, avez-vous assez poursuivi ma famille?
Le front pur du vieillard, la pudeur de la fille
Et les lauriers du fils... vous avez tout flétri;
Comte, dans son cachot, Fernand n'a pas péri.
Usant ma chaîne au feu qui brûle, mais délivre,
Sans redouter le mal, quand le bien doit le suivre,
Au fond de ma prison, j'ai, pour tout aliment,
De ses vieux murs disjoints broyé le dur ciment;
J'invoquais saint Martin, qui connut la torture
De la captivité, de toutes la plus dure;
« O grand saint! m'écriais-je, à qui la liberté,
Inestimable don, jadis a tant coûté,
Protége également tous les êtres du monde.
Au lion rugissant dans sa cage profonde,
A l'aigle retenu par un anneau de fer,
Rends pour eux, je te prie, et la forêt et l'air.
Rends à Fernand, rends-lui les Maures de l'Espagne
Saint, rends-lui son drapeau que la gloire accompagne,
Rends-lui surtout son père et sa sœur à venger!... »
Le saint qui m'entendit, daigna me protéger.
Je suis libre et j'attends... La prudence l'emporte;
Ce qu'on sème pour lui, l'avenir le rapporte.
Mon silence a germé... dans l'ombre, mon courroux
A grandi pour pouvoir éclater devant tous,
Comme un fleuve fougueux, creusant soudain la terre,
De ses flots écumans dérobe le mystère,
Afin de s'élancer plus orageux encor...
Ma source s'est cachée : elle aura même essor!

SCÈNE IV.

FERNAND, GARCERAN

FERNAND.

Garceran, dans les camps une amitié jurée
Par le sang l'un de l'autre, est à jamais sacrée;
Sur les champs de bataille un pacte nous lia.
Nous nous devions secours et nul ne l'oublia...
Tu m'as sauvé le jour... sauve mon honneur, [frère!
Cette nuit nous vengeons et ma sœur, et mon père...

GARCERAN.

Ta sœur! elle m'a dit: « Pour moi, plus de beaux [jours,
Loin de mon cœur flétri s'envolent les amours.
Comme le lis obscur tombé dans la vallée,
Meurt dédaigné de tous, à sa place isolée,
Laissez-moi, dans un cloître et toute à mes re- [grets,
Désirer pour seul bien l'ombrage des cyprès!... »

FERNAND.

Tu sauras essuyer ces abondantes larmes
Dont le sillon amer altéra trop ses charmes.
Ne l'as-tu pas promis?

GARCERAN.

C'est mon vœu le plus doux,
Fernand, qu'elle y consente, et je suis son époux!

FERNAND.

Bien: à son déshonneur il est un sûr remède...
Les braves tisserands m'ont assuré leur aide.
Tout à l'heure, implorant mes nouveaux com- [pagnons,
J'ai raconté les faits en leur taisant les noms.
Pour eux aussi, Fernand a perdu l'existence...

GARCERAN.

Grâce à don Vargas, grâce à votre ressemblance,
Qui te croirait vivant?... Dans ton cercueil ouvert
Quand j'eus placé son corps de tes habits couvert,
Le comte y vint plonger d'abord son œil avide,
Le premier il crut voir ta figure livide...

FERNAND.

O mon cousin! mon père, en accourant vers toi,
Garde lettre et poignard, et paraît traître au roi...
Ton trépas le perd; mais, par un destin étrange,
Tu deviens mon sauveur afin que je le venge...
(A Garceran.)
On me croit mort, pourtant une femme a semblé
Se douter de mon nom, et parfois m'a troublé.

GARCERAN.

Cette dame voilée?...

FERNAND.

Oui, celle-là que j'aime...
C'est l'heure enchanteresse où sa beauté suprême,
Quand expire du jour la lumière et le bruit,
Se montre à mes regards, étoile de ma nuit!

GARCERAN.

N'as-tu pu parvenir à la connaître encore?

FERNAND.

Je ne l'ai pas cherché.

GARCERAN.

Mais son nom?

FERNAND.

Je l'ignore.
Qu'importe un nom, l'amour en a-t-il donc besoin?

GARCERAN.

Crains un piége; peut-être un l'épie avec soin,
On a quelques soupçons. Prends garde, on voit [des femmes
Feindre à prix d'or l'amour, espionnes infâmes!

FERNAND.

Tais-toi!

GARCERAN.

Mais si c'était une d'elles?

FERNAND.

Tais-toi;
Belle et fière, on dirait une fille de roi.
Elle porte en son air, étranger à la feinte,
D'un cœur loyal et pur l'irrésistible empreinte.

GARCERAN.

Que Dieu soit loué!

FERNAND.

Mais va prendre chez ma sœur
Les écrits préparés par son saint confesseur,
Le registre et le livre aux sacrés caractères;
Reviens: de ces écrits alors dépositaires,
Nous irons au palais... Ne perdons pas de temps!...
(Garceran sort.)

SCÈNE V.

FERNAND, seul.

Ange mystérieux que chaque soir j'attends,
Je te soupçonnerais... Quels tourmens on endure
Lorsque l'être qu'on aime est atteint par l'injure!
Le blâme, en attaquant l'objet qui nous est cher,
Vient, aigu comme un dard, pénétrer notre chair.
A quoi bon rechercher son nom, son origine?
Son costume est grossier, sa démarche est divine.
Voit-on moins, après tout, briller la perle et l'or,
Parce qu'il faut ravir l'un et l'autre trésor
Au fond de l'Océan, au centre de la terre?
De sa naissance donc que me fait le mystère?
Don Fernand l'aime; aimer est le suprême mot!
Quand l'amour a parlé tout se tait aussitôt.
Près de cette beauté dans qui mon âme espère,
J'oubliai quelquefois le souvenir d'un père...
Une femme voilée approche de ce lieu;
Faites que ce soit elle! oui, c'est elle, ô mon Dieu!

SCÈNE VI.

FERNAND, THÉODORA, en costume de femme du peuple.

FERNAND.

C'est vous, vous dont le nom est celle que j'adore ;
Vous qui m'éblouissez comme une douce aurore
Dans l'ombre où vous venez, si bien que mon amour,
Quand vous avez souri, s'attend à voir le jour !..

THÉODORA, à part.

Si Fernand n'est pas mort... c'est lui ! c'est lui ! sans doute.
Je le saurai...

FERNAND.

Personne ici ne nous écoute.

THÉODORA, à part.

Ce chanteur que j'attends tarde bien à venir !

FERNAND.

Qu'avez-vous ?

THÉODORA.

Je songeais, pour vous, à l'avenir.
Le roi vous a promis sa faveur tutélaire.
(A part.)
A peine l'ai-je vu ; mais mon amour m'éclaire.

FERNAND.

Qu'importent les honneurs, à moi, pauvre ouvrier!
D'ailleurs, est-ce un tel bien que l'on doit envier?
Des froides dignités la richesse muette
N'a pas d'autre valeur que celle qu'on interprète ;
La beauté d'une femme émeut l'âme et le cœur :
Elle possède un charme incessamment vainqueur.
Le trésor qu'avant tout aussi j'ambitionne,
C'est vous ! Et ce trésor, est-ce un roi qui le donne ?

THÉODORA, à part.

Peut-être !

FERNAND.

Mais, venez, nous avons un beau soir,
Au banc accoutumé, près de moi, vous asseoir ;
Lorsque la blanche lune au firmament rayonne,
Lorsque le citronnier sous la brise frissonne,
Lorsque d'un nid de mousse, abrité près du sol,
Monte aux cieux attentifs le chant du rossignol...
Il est doux, enivrés des parfums de la terre,
De se parler d'amour dans la nuit solitaire,
De sentir, au milieu du repos des humains,
Des mains que l'on chérit tressaillir dans ses mains ;
De respirer, émus d'une ivresse sacrée,
Comme un souffle divin, une haleine adorée...
Au reflet de cet astre à la pure clarté,
Laissez-moi de vos traits admirer la beauté!
Laissez-moi contempler, en écartant ce voile,
Vos yeux, bien plus brillans que la plus claire étoile;
Voilà le seul éclat par qui je sois charmé,
Rêvant, pour tout bonheur, d'aimer et d'être aimé.
M'aimez-vous ?
(Ils vont s'asseoir sur le banc.)

THÉODORA.

Vous savez si votre cœur m'attire ;
Sur le fidèle acier l'aimant a moins d'empire :
Mon âme va vers vous comme au but de ses jours,
Comme la source au fleuve où se perdra son cours.

FERNAND.

Quel long étonnement vient saisir ma pensée...
Votre vue, ô destin ! sur moi s'est abaissée,
Lorsque dans notre Espagne, à vos yeux, par milliers
S'offrent, jeunes et beaux, de vaillans chevaliers...

THÉODORA, avec intention.

Un seul eût pu régner sur mon âme ravie ;
Mais au sein d'un triomphe on a tranché sa vie.
Je vous nommai déjà ce Fernand Ramirez
Dont j'ai cru retrouver en vous les nobles traits.
J'étais en Aragon, lorsque la renommée,
Qui le plaçait parmi les premiers de l'armée,
Fit palpiter mon cœur épris de ses exploits.

FERNAND.

Noble cœur !

THÉODORA.

Je l'aimais. De mes vœux d'autrefois
Seriez-vous donc jaloux ?

FERNAND.

Qui ? moi, jaloux ! madame ;
Jaloux d'un tel amour, jaloux de cette flamme
Allumée aux rayons de l'honneur !.. oh ! jamais.

THÉODORA.

C'est vrai, c'était en lui l'Espagne que j'aimais.
Le Cid, dont le nom seul met le Maure en alarmes,
N'a pas porté plus loin la terreur de ses armes.

FERNAND, se levant.

Ne parlez pas du Cid, il est plus grand que tous.

THÉODORA.

Don Fernand l'égalait.

FERNAND.

Enfant, que dites-vous ?
Le Cid Campeador, l'immortel don Rodrigue,
L'honneur de notre Espagne en héros si prodigue,
Qui sut venger son père aux dépens de l'amour,
Lui qui fit prisonniers cinq rois le même jour...

THÉODORA.

Don Fernand l'égalait. On prétend qu'à Valence
Le Cid a dit un jour, appuyé sur sa lance :
« Il m'eût fallu pour gendre un homme tel que lui! »
(A part.)
Quel orgueil sur son front !

FERNAND, avec transport.

Il a dit cela?

THÉODORA.

Oui.
De Fernand que de fois j'ai pleuré la mémoire,
En entendant conter ses malheurs et sa gloire...
Le peuple, généreux, niant la trahison,
(On entend le refrain d'une romance.)
Dans un chant expressif a consacré son nom ;
Il est une romance à l'air plaintif et tendre...
Écoutez, la voici ; je veux encore l'entendre...

UN CHANTEUR, dans la coulisse.

Écoutez le récit touchant
De la plus lamentable histoire
Dont jamais le luth et le chant
Puissent conserver la mémoire.

FERNAND, à part.

O quel moment !

THÉODORA, à part.

Sa main dans la mienne a frémi ! ..
(Haut.)
Votre cœur va gémir où mon cœur a gémi.

LE CHANTEUR, s'approchant de la fenêtre.

Un vieillard, plein de loyauté,
A courbé son front sous la hache ;
Une vierge, un doux lis sans tache,
A vu ternir sa chasteté !

FERNAND, à part.

O justice du peuple ! ô couplet vengeur ! monte
Jusque dans le palais, à l'oreille du comte !...

LE CHANTEUR.

Prisonnier, le cœur plein de deuil,
Attendant son heure suprême,
Un héros se frappa lui-même,
En se couchant dans son cercueil.

FERNAND, à part.

Il est ressuscité !

THÉODORA, à part.

C'est Fernand, c'est lui-même !
(A part.)
Comme il est attendri !

(Haut.)

Voilà les airs que j'aime...

LE CHANTEUR, s'en allant.

(Le chanteur ne reprend que le premier vers du refrain ; la voix se perd dans le lointain.)

Écoutez le récit touchant
De la plus lamentable histoire
Dont jamais le luth et le chant
Puissent conserver la mémoire.

THÉODORA.

Cette histoire a troublé vos esprits ?

FERNAND.

J'en conviens.
Mais pourquoi donc ce nom dans tous vos entre-
Laissons ce Ramirez et sa sœur et son père ; [tiens,
Ils méritaient, sans doute, un destin plus prospère ;
Ils auront un vengeur ; le temps se passe ainsi ;
Nous allons nous quitter dans un instant d'ici.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE COMTE JULIAN.

(Le comte et quelques personnes de sa suite dans le fond.)

LE COMTE, à mi-voix.

Cette divinité, la voilà, ce me semble !

FERNAND, sans avoir vu ni entendu le comte.

Ne parlons que de nous, quand le soir nous rassemble ;
Demandons, oubliant et les grands et la cour,
Un parfum à la brise, un soupir à l'amour !

LE COMTE.

On croirait, sur l'honneur, ouïr deux tourterelles
Murmurer dans les bois leurs tendresses fidèles.

THÉODORA.

Qu'entends-je ?...

(Elle se voile.)

FERNAND, à part.

C'est le comte !... à sa perte il se rend...

LE COMTE, à part.

Elle doit être belle !

(Haut.)

Au brave tisserand,
Madame, avec amour, votre âme ici s'explique ;
Je vous guettais de loin, en rival qui se pique
De générosité ; mais le tour de chacun
Doit venir en ce monde, ô ma belle, un jour l'un,
Demain l'autre ; ainsi va cette vie, elle change !

FERNAND, à part.

Je ne suis pas armé !

LE COMTE, à Théodora qui se recule effrayée en le voyant s'approcher d'elle.

Pourquoi me fuir, mon ange ?

FERNAND, se jetant entre eux deux.

Arrête ! sur tes jours...

LE COMTE.

Des menaces, à moi !...
On cède sa maîtresse au favori du roi...
Avec la résistance, on pourrait, camarade,
Comme un page, attirer sur soi la bastonnade !

FERNAND.

Misérable !

LE COMTE, tirant à demi son épée.

Il faut donc tirer l'épée ici !
(Aux personnes de sa suite.)
Allons, avancez vous : qu'est-ce donc que ceci ?
(Il fait quelques pas vers le fond du théâtre.)

THÉODORA, à part.

Sauvons-le, si je puis.

(Haut.)

Halte-là ! noble comte !
Vous ne sauriez frapper, sans vous couvrir de honte,
Un homme désarmé .. Prenez un plus grand soin

De votre renommée... Avez-vous donc besoin,
Oubliant vos discours, d'user de violence,
De conquérir les cœurs par l'épée ou la lance?
Est-ce ainsi qu'à la cour on séduit la beauté?
Une fille du peuple a bien plus de fierté,
Elle ne voudrait pas recevoir un hommage
Que la contrainte aurait altéré.

FERNAND, avec étonnement.

Quel langage!

LE COMTE, se retournant.

Il faut s'entendre alors... tu ne répondais rien...
L'amour, mieux que la force, assouplit un lien.
A moins d'égarement, dis-moi, vit-on personne
Chercher à dérober ce que la beauté donne?

THÉODORA, à mi-voix, au comte.

Croyez-vous que je puisse hésiter bien long-temps?
Préférer l'ouvrier...

FERNAND.

Est-ce elle que j'entends?...

THÉODORA.

Au seigneur dont l'éclat sans ombre se déploie,
Quelle femme aima mieux la bure que la soie?

LE COMTE.

Tu seras triomphante... Avec moi, les habits
Filés de soie et d'or, les perles, les rubis,
Les danses et les jeux que le rire accompagne,
Les festins où l'on boit les meilleurs vins d'Espa-
[gne,
D'où l'on sort en croyant que le monde est à soi,
La gaîté sur le front, plus heureux que le roi,
Comme je suis enfin; car je sors d'une fête...
J'y retourne et je veux y mener ma conquête...
Ma reine, on vous attend, venez... je l'ai promis,
Eclipser nos beautés, éblouir mes amis.

THÉODORA.

Si tôt?

LE COMTE, cherchant à l'entraîner

Jamais trop tôt pour le plaisir...

FERNAND, à Théodora.

Infâme!

LE COMTE.

Que dit-il? Sous mes yeux, insulter une femme!
Le châtiment enfin...

(Il tire tout à fait son épée.)

THÉODORA, vivement.

Quoi! descendre si bas!
Noble comte, arrêtez... laissez-nous ces débats...
Orgueilleux tisserand, rentre donc en toi-même,
Compare ta bassesse à sa grandeur suprême,
Sa famille s'égale à celle de nos rois.

FERNAND.

Iniquité sans nom!

LE COMTE, près de frapper.

C'en est trop cette fois!

THÉODORA, vivement.

Pour lui montrer combien mon âme est détrompée,
Pour rompre un nœud honteux, du plat de votre
Je le frapperai, moi! [épée

LE COMTE.

Toi-même?... J'y consens.
Cette fierté te sied; elle plaît à mes sens... [zone,
C'est l'humeur qu'il me faut, ma vaillante ama-
Prends mon épée et frappe, à ce prix je pardonne.
(Théodora prend l'épée et la met dans les mains de Fernand.)

THÉODORA.

Défends-toi, maintenant, ô mon unique amour!
(Elle s'enfuit.)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, FERNAND.

LE COMTE, à part.

C'est l'infante! elle ici!
(Haut.)
Qu'on l'arrête!

FERNAND, l'épée à la main, s'élançant sur le seuil de la porte et empêchant les gens du comte de sortir.

A mon tour!
Arrière! malheureux! au comte, par ma bouche,
La mort parle; un seul mot, un geste... elle le
[touche.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GARCERAN, LES TISSERANDS.

FERNAND.

Mes compagnons enfin!...
(A part.)
C'est l'instant, ô ma sœur!

LE COMTE, aux tisserands.

Vous qui venez ici seconder sa fureur
Complices insensés d'un acte illégitime
Savez-vous qui je suis?... savez-vous que le crime
Ne peut pas, avec moi, jouer impunément?...
Je suis don Julian, agissez prudemment,
Laissez-moi donc passer!...
(Les tisserands resserrent leur cercle autour du comte, chacun tire un poignard, le comte recule effrayé.)
Des poignards pour réponse;
Des poignards sur le cœur du favori d'Alphonse!

FERNAND, au comte.

Quiconque est descendu de forfait en forfait
Au degré le plus bas, ainsi que tu l'as fait,
Comte, a perdu ses droits à toute pitié sainte.
Tu remontes ta vie à présent avec crainte;
Dans ton passé fatal plongeant ton souvenir,
Tu recherches quel crime on s'apprête à punir...
(Il tire un portrait de son sein.)
Connais-tu cette femme?

LE COMTE, surpris.

Oui !

FERNAND.

Tu vois, de deuil vêtue
Donne Anna Ramirez qu'un sombre chagrin tue,
Anna, dont le lignage était égal au tien
Que tu déshonoras .. et moi, regarde bien...
Me connais-tu ?

LE COMTE, le regardant fixement.

Grand Dieu !

FERNAND.

Pas de cris ou tu tombes !

LE COMTE, avec effroi.

Serait-ce lui ? les morts sortent-ils de leurs tom-
[bes !

FERNAND, avec force.

Je suis don Ramirez !

(Aux tisserands.)

Vous savez mes malheurs !
Souvent à leur récit j'ai vu couler vos pleurs ;
Mais Madrid vainement a fait mes funérailles ;
Garceran dans la tour, au travers des murailles,
Par l'église voisine avait su pénétrer ;
Don Vargas, mon parent, qu'on venait d'enterrer
Fut mis dans mon cercueil... du divin sanctuaire,
Je sortis comme un spectre, entouré d'un suaire...
Je courus chez ma sœur, étant son seul appui.
Le comte Julian la retenait chez lui,
Après un lâche affront par une ruse infâme,
Il avait bassement triomphé d'une femme...
Ma sœur put s'échapper, me rejoignit ; la cour
Partait pour Ségovie, et nous, dans ce séjour,
Nous vînmes en pensant qu'un affront se répare
Qu'un homme résolu lasse un destin barbare !

LE COMTE.

Que voulez-vous de moi, dites ?

FERNAND, à part.

Modérons-nous.

(Haut au comte.)

Tu m'as mis dans le cœur un terrible courroux.
Beltram du fond des cieux, errant parmi les astres
M'a dit que vous étiez auteurs de nos désastres,
Ton père et toi, toujours par l'intrigue conduits ;
Mais quand j'interrogeais son ombre au sein des
[nuits,
Il me recommandait de songer à sa fille...
Elle doit, comme épouse, entrer dans ta famille;
Je te la donne donc, puisqu'il lui faut ton nom !

LE COMTE, à part.

Je suis sauvé !

FERNAND.

Réponds... me refuses-tu !

LE COMTE.

Non !

FERNAND, montrant le livre placé sur la table.

Au livre de la loi commis à notre garde
Le nom de donne Anna se trouve inscrit ;

(Au comte, en le conduisant vers la table.)

Regarde.
Ce nom attend le tien... Julian Pelaez,
Jures-tu d'épouser donne Anna Ramirez ?

LE COMTE.

Oui !

FERNAND.

Signe alors, la main sur le saint Évangile !

LE COMTE, à part, après avoir signé.

Par la ruse imposé, ce contrat est fragile !

FERNAND.

Il a signé ; c'est bien ; maintenant il s'agit,
Car d'un pareil hymen déjà mon front rougit,
De fiancer ma sœur à l'ami magnanime
Dont l'honneur à jamais effacera le crime.

LE COMTE.

Que dit-il ? quel mystère !

FERNAND.

Écoutez, ô vous tous,
La promesse où ma sœur accepte un autre époux
Plus digne d'elle !

LE COMTE.

Horreur !

FERNAND, prenant un autre écrit des mains de Garceran.

« Anna Ramirez, veuve
« Du comte Julian, en ayant fourni preuve,
» Choisira, restant libre, après un an de deuil,
» Garceran Molina pour époux... » Mon orgueil,
Sois satisfait enfin...

GARCERAN.

J'accepte l'héritage !

LE COMTE, à Fernand.

Une arme ! une arme, au moins ! n'as-tu plus de
[courage ?

FERNAND.

J'ai le droit du poignard ou de l'épée, eh bien !
Je ne veux pas, étant gentilhomme et chrétien,
Sachant quelle distance est, Dieu merci, la nôtre,
Faire une indignité pour en punir une autre.
Quoique le poignard seul réclame son emploi,
Au jugement de Dieu... tiens, comte, défends-toi !

(Le duel commence ; le comte tombe sur un genou.
On baisse la toile, avant l'issue du duel.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

La salle du trône est éclairée par des flambeaux. — Une croisée à gauche.

SCÈNE I.

LE ROI, LE MARQUIS.

LE ROI, ouvrant un message.

Un message pressé... Se peut-il ? qu'ai-je lu !..,
Le roi Maure à nous perdre est toujours résolu...
Il n'est pas satisfait de tout ce qu'il possède ;
Les Sarrasins, sortis en nombre de Tolède,
Se rapprochent de nous, et l'une de ces nuits,
Jusque dans le palais doivent être introduits...

LE MARQUIS, à part.

Grand Dieu !

LE ROI, au marquis.

Vous frémissez ! O trahison funeste !..
Contagion cachée et semblable à la peste,
De ton souffle assassin on ne peut se garder...
J'ai puni don Beltram, prompt à le regarder,
Lui, comme un serviteur infidèle à son maître.
J'ai puni don Fernand : je fus trop prompt, peut-
Mais cet empressement et son effet fatal [être ;
Eussent dû par la peur au moins guérir le mal.
Ce fut à vos conseils ainsi qu'à ceux du comte
Que je cédai, marquis, et j'en ai quelque honte.
(A part.)
Le peuple les accuse, et souvent comme il faut,
Le peuple voit d'en bas ce qu'on voit mal d'en haut.
Il m'est venu parfois des soupçons sur les lettres
Qui des deux Ramirez firent soudain deux traîtres.
Que fait votre fils ?

LE MARQUIS

Sire, il préside un festin !

LE ROI.

Toujours de vains plaisirs !... Quel frivole destin !

LE MARQUIS, à part.

Bien moins frivole au fond, ô roi, qu'il ne semble
L'aube qui va briller le fera trop connaître. [être,

LE ROI.

Je suis las à la fin de ces débordemens
Qui sont de votre fils les seuls amusemens.

LE MARQUIS.

De l'infante plutôt vous écoutez la haine.

LE ROI.

C'est qu'elle hait les maux que le désordre entraîne ;
Elle sait, devant voir un pays sous ses lois,
Que le bonheur du peuple est le salut des rois
C'est en jetant le trouble au milieu des familles,
En flétrissant l'épouse, en enlevant les filles,
Qu'on voit les gens de cour, par leurs vils atten-
Mettre un trône en péril et perdre les états. [tats,

LE MARQUIS.

Pour mon fils qui, soumis, vous aime et vous
Votre langage, Sire, est peut-être sévère [révère.

LE ROI.

Non : qui fit nos malheurs ? nos fers, qui les riva,
Ne savez-vous pas bien que ce fut la Cava ?...
Pour un caprice indigne et d'un prince et d'un
[homme,
Le roi des Goths lui-même a joué son royaume.
S'agit-il de plaisirs, d'ailleurs, quand tous les jours
La voix de nos clairons, celle de nos tambours
Ne cessent de crier dans leur appel sonore :
« Alarme ! sang et feu ! Voici venir le More !... »
On ne voit que pillage et que captivité,
Une guerre sans fin tonne de tout côté !
Mais femme, enfant, vieillard, chacun tendra la
Au cimeterre et non au turban du prophète... [tête
Quel bruit se fait entendre aux pieds de nos
[remparts ?

SCÈNE II.

LES MÊMES, DIEGO, suivi de SEIGNEURS et de SOLDATS.

(On entend un grand bruit au dehors.)

DIEGO, entrant.

Les Maures !... On s'enfuit, Sire, de toutes parts.

LE ROI.

Les Maures !... Déployez les armes de Castille,
Qu'auprès du château d'or le lion de sang brille...
Que la garde se porte aussitôt en avant,
Qu'on me selle un coursier enfanté par le vent !
Tambours, battez aux champs ; sonnez, sonnez
[trompettes,
A vos airs de combats mêlez des airs de fêtes !
Montrons aux ennemis, les frappant de stupeur,
Que nous les recevons sans surprise et sans peur.
(Il fait signe au marquis de sortir devant lui.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, THÉODORA.

THÉODORA, se précipitant vers son père.

Mon père, où courez-vous ?

LE ROI.

Au bas de la montagne,
Vaincre ou mourir...

THÉODORA.

Hélas!

LE ROI.

Saint Jacques! Ferme, Espagne!...

(Il sort, entouré de ses serviteurs. — On entend une fanfare guerrière.)

SCÈNE IV.

THÉODORA, seule.

Mon père, que le ciel, veillant sur votre sort,
Dans ce nouveau danger vous garde de la mort!
Mon noble et vaillant père, honneur de notre race,
Faites votre devoir, allez à votre place.
Allez où vous allez... les combats sont nos jeux,
L'éclat d'un glaive nu n'éblouit pas mes yeux.
De votre sang issue et de votre courage,
Je ne suis pas d'humeur à subir l'esclavage.
J'ai senti de nouveau, lorsque j'ai défendu
Ou Fernand, ou Pedro, quel qu'il soit, je l'ai dû,
Que ma naissance est bonne et non pas usurpée,
Que votre fille sait comme on prend une épée.
Mais qui donc appela les Maures dans ces lieux?...
C'est le marquis, sans doute et son fils odieux!...
Le comte et ses amis sont prisonniers, peut-être,
Tous, prisonniers d'un seul!... Dieu! je le vois [paraître!

SCÈNE V.

THÉODORA, LE COMTE.

LE COMTE.

Vous ne m'attendiez pas, vous qui m'avez laissé
Dans un péril mortel; votre voile baissé
Vous dérobait en vain... Quand vous êtes venue
Saisir l'arme en mes mains, je vous ai reconnue.
Sous le bras de Fernand vous me croyiez tombé!

THÉODORA, à part, avec transport.

C'est Fernand! mon amour ne s'était pas trompé!
(Avec effroi, à elle-même.)
Mais a-t-il succombé?

LE COMTE.

Vous changez de visage.
Vous pensez que les miens m'ont sauvé de sa rage,
Que votre amant est mort... Il vit, rassurez-vous.

THÉODORA.

Mon amant!

LE COMTE.

Don Fernand serait-il votre époux?
Vous allez tout nier...

THÉODORA.

Comte, c'était moi-même,
C'est Fernand, et tout haut je l'avouerai, je l'aime;
Cependant j'ignorais encor que ce fût lui,
Quand ma main contre vous lui prêtait un appui.

LE COMTE.

Vous ignoriez aussi qu'il complotait dans l'ombre,
Avec ses compagnons, une vengeance sombre;
Mais j'ai trahi l'espoir de votre digne amant,
Mon sein avec le fer se joue impunément.
Ma poitrine, exposée aux nocturnes batailles,
Est couverte avec soin d'une cotte de mailles,
Dont les nœuds sont étroits, et peuvent défier
L'épée et le poignard dans leur subtil acier.
La haine à chaque pas m'attend dans Ségovie.
Cette armure souvent a conservé ma vie.
Par la ruse échappant à votre Ramirez,
J'ai feint d'être blessé, tombant à terre exprès.

THÉODORA.

O lâcheté!

LE COMTE.

Vain mot! La lâcheté, madame,
Consiste à préparer un guet-apens infâme
Si je l'eusse à mes pieds vaillamment étendu
Au lieu de me sauver, je me serais perdu...
Garceran était là, lui, qui dans les ténèbres
Par le corps de Vargas, pris aux caveaux funèbres,
Remplaça don Fernand dans un cercueil menteur.
L'un pour sa fiancée et l'autre pour sa sœur,
Méditaient l'attentat qu'ils ont voulu commettre.
Ils m'ont laissé pour mort entre les bras d'un [prêtre
Qui, sachant quel était leur homicide but,
A réclamé mon âme, au nom de leur salut.
(Bruit de combat.)

THÉODORA.

Si ce cœur possédait un souffle de courage,
Vous seriez au combat dont on entend l'orage.

LE COMTE.

Insensée... au combat...
(A part.)
Le succès est certain!
(Haut.)
Infante, apprenez donc quel est votre destin!
De nombreux assaillans couvrent la large plaine,
Leurs bataillons unis chacun par une chaîne,
Dans leurs anneaux mouvans, comme dans un [réseau
S'en vont envelopper votre royal château.
C'est moi qui, tout à l'heure, aux mauresques co- [hortes!
Des murs de Ségovie ai fait ouvrir les portes!
Quelques instans encor, grâces à leur secours
Mon père et moi, serons les maîtres de vos jours.

THÉODORA.

Que dit-il! juste ciel! un tel dessein s'avoue!

LE COMTE, lui saisissant le bras.

La fortune a tourné... descendez sous sa roue.

THÉODORA.

Des chrétiens!

LE COMTE.

Des chrétiens! l'Espagne a vu ses rois
Avec les Sarrasins s'allier plusieurs fois.

THÉODORA.

Je reste confondue!

LE COMTE.

Allons, domptez votre âme;
Courbez-vous sous le joug, chaste et sévère femme
Que le peuple encensait, que respectait le grand,
Dont la vertu dormait aux bras d'un tisserand!

THÉODORA.

Grand Dieu!

LE COMTE.

De l'Aragon vous vîntes fière et belle;
Dès le premier accueil, je vous trouvai rebelle;
Je portai mon hommage à vos superbes pieds,
Mes vœux de plus en plus furent humiliés.
Devant tous on dédaigne un brave gentilhomme;
Insensible au palais, plus tendre sous le chaume,
Mais tout change ici-bas: ma vengeance à jamais
Dans le fond d'un couvent va cloîtrer vos attraits.

THÉODORA.

Vaillance qui consiste à braver une femme,
De ton père et de toi voilà les plans! Votre âme,
Traîtres, se montre enfin.

LE COMTE.

Traîtres, nos ennemis.

THÉODORA.

Mais la victoire encor ne vous a rien promis,
Elle n'est pas instruite à suivre votre trace.

LE COMTE.

Orgueilleuse beauté, c'en est fait de ta race!
Sans doute en ce moment, par les Maures pressé,
Ton père, au milieu d'eux, de sa suite laissé,
Pour protéger ses jours n'a plus que son épée.

THÉODORA.

Comme son âme, elle est solidement trempée.

LE COMTE.

Il doit être surpris dans un cercle de fer...

THÉODORA.

Comie, son beau coursier, aussi léger que l'air,
Franchira d'un seul bond la vivante muraille.

(Nouveau bruit de combat.)

LE COMTE.

Entends se rapprocher le bruit de la bataille.

THÉODORA.

L'étendard de Pélage est là, présent de Dieu!
Il va nous protéger!

(Au comte avec ironie.)

Roi de Castille, adieu!...

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

LE COMTE, seul.

Va retrouver ton père à te perdre empressée!
J'ai suivi les transports de mon âme offensée!
J'étais impatient de punir ses mépris!
La puissance, à ce compte, en acquiert plus de prix.
L'ambition enfin dans mon cerveau s'allume,
Il est beau, quand le cœur fut gonflé d'amertume
D'épancher à son tour sa colère sans frein.
Il est beau de tenir l'empire souverain.
A moi! richesse, honneurs, les trésors de la terre!
Insatiable instinct qui m'enflamme et m'altère!
Besoin impérieux, désir, brûlant bienfait,
Dans ton ambition tu seras satisfait!
Rians harems, peuplés des plus belles esclaves,
Amours toujours nouveaux débarrassés d'entraves,
Vos délices à moi! Viens, dans la profondeur
Coupe des voluptés éteindre mon ardeur!
Le roi. — Retirons-nous dans la salle voisine,
Rassemblons nos amis et combinons sa ruine.

(Il entre dans une salle à gauche.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE ROI, THÉODORA, SUITE DU ROI.

LE ROI reparaît l'épée à la main, Théodora est appuyée sur lui.

J'espérais, de mon zèle échauffant tous les cœurs,
Sur leurs bords africains rejeter nos vainqueurs.

THÉODORA.

Mon père!...

LE ROI.

De ces lieux éloignez-vous, ma fille.

THÉODORA.

M'éloigner...

LE ROI.

Je le veux...

(Théodora sort par une porte placée à droite, près du trône.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, moins THÉODORA.

LE ROI.

Espoir de ma famille,

(A deux de ses serviteurs.)

Qu'on la sauve à tout prix...

(Ils sortent sur les pas de Théodora.)

A mes ancêtres, moi,
A la postérité, je dois compte d'un roi.

(Il prend son épée à deux mains.)

Cette lame au triomphe était accoutumée;
Qui la voyait de loin faisait sa renommée;
Qui la voyait de près en parlait chez les morts!
Mes bras pour ce fardeau ne sont plus assez forts!

(Il remet son épée à Diego.)

Qui reste à mes côtés? quelle suite environne

Alphonse de Castille?... Approchez, serviteurs,
Compagnons échappés en des jours destructeurs
Comme par un prodige à de si grands orages,
Débris de ma maison survivant aux naufrages!
Nous avons tous vieilli, debout et combattans,
Sans prendre garde au bruit que fait l'aile du [temps!...
Nous sommes arrivés, soldats avant d'être hommes,
De fatigue en fatigue à cet âge où nous sommes...
A tant de longs travaux, à tant d'activité,
Un seul repos convient, et c'est l'éternité.
Nul n'a pris mon retour ici pour une fuite,
Par un meilleur dessein mon âme était conduite.
O mes vieux compagnons! un jour, chez vos aïeux,
Plutôt que de se rendre, une ville aima mieux
Par la flamme échapper tout entière à la honte!
Rendons à l'univers l'exemple de Sagonte.
Chacun a sa couronne ici-bas : c'est la mort;
Faites la vôtre belle en partageant mon sort.
Saisissez des flambeaux, et d'une main hardie,
Dans la salle du trône allumez l'incendie,
Sitôt que vous verrez approcher de ce seuil
Les groupes ennemis, ivres d'un vain orgueil.

(Il monte sur son trône. Ses serviteurs s'apprêtent à exécuter ses ordres.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE COMTE, entrant à gauche, avec une suite d'AMIS.

LE COMTE.

Roi! cesse de vouloir mettre ton trône en cen- [dre!
C'est à moi d'y monter, c'est à toi d'en descendre.

LE ROI.

Qu'entends-je?

LE COMTE.

Il n'est plus temps de cacher nos pro- [jets:
Le Maure est mon appui...
(Aux serviteurs.)
Vous êtes mes sujets,
Vous tous... et non les siens!

LE ROI.

Quel complot se révèle?
Vous verrai-je adorer la royauté nouvelle,
Serviteurs?... Quoi! muets? immobiles?..

LE COMTE.

Allons;
Ta dynastie est morte, et nous la remplaçons.

(Tous les serviteurs du roi tirent l'épée.)

LE ROI.

Rendez-moi mon épée, et ma main, affaiblie,
D'assez de force encor se sentira remplie
Pour que j'abatte seul les traîtres assemblés,
Comme le moissonneur passe en fauchant les blés.

(Il descend les degrés du trône, Diego lui donne son épée.)

LE COMTE.

Alphonse, à moi ce sceptre, à moi cette couronne!

SCÈNE X.

LES MÊMES, THÉODORA.

THÉODORA, s'élançant vers son père, malgré les deux serviteurs qui veulent la retenir.

Mon père veut mourir! laissez-moi... ciel!...

(Elle se renverse sur les degrés du trône, aux pieds de son père, entre lui et le comte.)

LE ROI, tenant sa fille dans ses bras.

Personne
Ne châtiera-t-il donc ce jeune homme insensé?...

LE COMTE.

Non, ton règne a fini, le nôtre a commencé.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, FERNAND, GARCERAN, LE PEUPLE.

FERNAND, paraissant tout à coup.

Pas encor!

TOUS.

C'est Fernand!

(Théodora se retire du côté du trône, de manière à ne pas être reconnue de Fernand.)

FERNAND.

Fernand, et la victoire
Du tisserand Pedro vous apprendrez l'histoire.
Sire, c'était moi-même!

LE ROI.

O noble chevalier,
Tu reparais vainqueur.

FERNAND.

Vainqueur et prisonnier,
Je viens redemander le cachot et la chaîne.
Je veux être jugé sans colère et sans haine.
Le vainqueur s'agenouille à vos pieds : il attend
La réparation d'un affront éclatant.

(Il met un genou en terre.)

Vainement en ce jour j'ai sauvé Ségovie,
La gloire est un rayon qui vient dorer la vie;
Le hasard bien souvent la guide dans ses dons,
Notre honneur est en nous : nous seuls en répon- [dons.
O roi! mon père est mort, et le comte respire,
Et ma sœur est sa femme!...

GARCERAN.

On a retrouvé, Sire,
Au nombre des captifs les Maures assassins,
Le comte et le marquis...

LE ROI.

Je connais leurs desseins.
Le marquis au combat a péri, mort trop belle,

(Mouvement du comte.)

Qu'on mande le bourreau : pas de grâce au rebelle

LE COMTE.

Je n'en demande pas.

LE ROI.

Qu'on les arrête tous.

LE COMTE.

O malédiction ! le sort est contre nous.

(Deux officiers prennent l'épée du comte.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, moins LE COMTE et ses AMIS.

LE ROI, à Fernand.

Outre le châtiment qui sur les traîtres tombe,
Je veux à don Beltram élever une tombe,
Où, faisant ce qu'on doit pour contenter les morts,
J'inscrirai de ma main ses hauts faits et mes torts.
Brave Fernand, en qui la loyauté respire,
Viens reprendre ta place en cette cour.

FERNAND.

Moi, sire ?
Non : je n'ai demandé que la justice au roi.

LE ROI.

Quand j'ai perdu le Cid, te perdrais-je aussi, toi ?
Pour rendre tout son lustre à ta noble famille,
Quel moyen prendre, dis ?

THÉODORA, s'approchant.

Il en est un.

LE ROI.

Ma fille,
Lequel ?

FERNAND, avec surprise.

C'était l'infante !

THÉODORA, au roi.

Un don vous fut remis
Pour réparer les maux que le sceptre a commis.
Moi.

LE ROI.

Tu l'aimais ?

(A Fernand.)

Sauveur de l'Espagne chrétienne,
Joins l'or de ma couronne au laurier de la tienne:
Prends ma fille, Fernand.

FERNAND.

Sire, c'est un trésor
Bien plus cher à mes yeux que le laurier et l'or.
Mon père, heureux aussi du transport qui m'enivre,
Auprès d'elle et de vous me permettra de vivre.

FIN DU TISSERAND DE SÉGOVIE.

NOTE DE L'AUTEUR.

Le *Tisserand de Ségovie* a été reçu au Théâtre-Français grâce à l'excellent appui de M. Buloz, commissaire royal.

Le sujet de cette pièce est tiré d'Alarcon, poète espagnol, à qui Corneille a emprunté le *Menteur*.

Un journal important s'est exprimé de la façon suivante sur la part que les artistes du Théâtre-Français ont eue dans la réussite de cet ouvrage :

« M. Ligier, chargé du rôle de don Fernand » Ramirez, s'est montré l'habile acteur qui a » composé avec une profonde originalité les » figures de Richard III et de Louis XI. » Nerveux et puissant dans la haine, tendre » et suave dans l'amour, plein de jeunesse » et d'ardeur, il a rendu toutes les parties » de son rôle avec autant de force que d'é- » clat. Cette brillante création est de celles » qui remettent un grand acteur pleinement » en lumière, et le maintiennent dans l'opi- » nion publique au rang qu'il mérite. M[lle] Nap- » tal, remplie de grâce et de charme, a dé- » ployé de plus un véritable sentiment dra- » matique dans le personnage de Théodora. » Les autres rôles ont été rendus avec ta- » lent. M. Maillart, comédien expérimenté, » s'est acquitté du rôle du comte avec beau- » coup de vigueur et de distinction. M. Mau- » bant a tenu dignement l'emploi du roi; » l'intelligence de cet acteur est servie par » une diction noble et franche. MM. Main- » vielle, Marius, Randoux, dont l'auteur avait » mis un peu la complaisance à l'épreuve, » n'ont pas failli à leur devoir. »

Nous devons ajouter à ces éloges un remerciement particulier pour le régisseur-général, M. Charles Desnoyer qui, a bien voulu nous aider de son expérience dramatique, consacrée par de nombreux succès.

Paris. — Imprimerie de BOULÉ et Ce, rue Coq-Héron, 3.